Jeudi 22 mars 2012 • 07h30 [GMT+ 1]

NUMÉRO 183

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

Serge Cottet

Sur Sartre avec Lacan, par Clotilde Leguil

****

Le fait qu'une jeune analyste de formation universitaire s'attaque à pareil morceau ne laissera pas indifférents les lecteurs qui, comme moi, découvraient Lacan dans les années soixante. A pareille époque Sartre fût la grande référence philosophique de l'*intelligentia* française, comme le rappelle Jacques-Alain Miller dans la préface du livre : sous les coups du structuralisme, son prestige déclina ; on vît l'épuisement de l'humanisme politique avec l'émergence d'un autre marxisme avec Althusser, d'une autre psychanalyse avec Lacan.

Le livre de Clotilde Leguil contredit pourtant une vision trop simpliste de ce dépassement ; elle démontre que Lacan n'a pas échappé au rayonnement de Sartre, lui empruntant des concepts ectopiques au structuralisme que nous utilisons en ignorant parfois leur origine. D'où un bricolage fait pour ajouter à Freud les pièces manquantes qui, toutes, contribuent à poser **la question de l'être du sujet** : une préoccupation ontologique rare chez Freud concernant le « cœur de notre être » est au contraire très présente chez Lacan dans les années d'après-guerre. Hegel, Sartre fournissent les outils capables de nettoyer une psychanalyse engluée alors dans la psychologie du moi. Le simple retour à Freud ne suffit pas pour désenclaver la psychanalyse de son abâtardissement par les concepts de la psychologie générale tels que le besoin et sa frustration ou pour contrecarrer le behaviorisme.

Dans son introduction, C. Leguil relève la logique qui préside à l'importation de **concepts existentiels dans la psychanalyse**, leur extraction, leur détournement ; au fil des chapitres, elle montre comment ces concepts sont **subvertis pour s'articuler avec la structure de l'inconscient**. Ainsi en est-il du **pour-soi**, de l'**angoisse**, du **néant**, de la **schize de l'œil** et **du regard**. Le bricolage de Lacan avec Hegel, Freud, Sartre, est présenté à la fois historiquement et avec un souci épistémologique aigu en montrant à chaque fois la corrélation antinomique des concepts empruntés.

Le jeune Sartre, notamment avec *La transcendance de l'ego* en 1936, fournit des arguments **contre une psychologie du moi ignorante du sujet** : le moi n'est qu'un rôle, l'homme est essentiellement acteur. Un sujet existe, qui parle au-delà du moi ; et voilà l'inconscient retrouvé. Plus tard, l'ontologie sartrienne de *L'être et le néant* fait valoir ce dualisme de l'acteur avec l'être du sujet ; le binaire de l'en-soi et du pour-soi, définissant ce dernier comme « manque d'être », néant, liberté. Dans ce théâtre, le sujet nie sa contingence, « se fait être » pour un autre. Il suppose une essence là où il y a eu choix, sans saisir qu'il n'est rien d'autre que ce qu'il fait : c'est la mauvaise foi. Sartre, s'appuyant sur Heidegger, invalide tout alibi de l'intériorité pour lier le sujet à son énonciation : « je suis ce que je dis » (p.63). Certes, on est loin de l'inconscient, mais l'intérêt de cette critique est de **viser un au-delà de l'objectivation aliénante**. Un sujet que Sartre a déconnecté du théâtre moïque grâce à la dialectique hégélienne et que Lacan a préservé au-delà du structuralisme. **L'être du sujet** en effet, **est la suture d'un manque**.

Lacan, en 1946, retiendra de la contingence et de la liberté sartriennes, une critique du déterminisme psychologique et une conception de la folie comme « choix insondable de l'être ».

Les pages consacrées à l'ontologie animent tout un versant du lacanisme, qui est comme l'envers du structuralisme ; il s'agit de **confronter le sujet comme « manque-à-être »** (que Lacan substitue à « manque d'être ») **avec l'*automaton* de l'inconscient**. Il y a lieu en effet de ne pas objectiver l'inconscient dans un en-soi. Sartre, dans *La critique de la raison dialectique*, stigmatisait le structuralisme comme effet du pratico-inerte. Justement, **avec Lacan l'inconscient n'est pas que système, il est aussi dynamique** : le *Séminaire XI*, principalement, maintient ce dualisme en réfutant une ontologie de l'inconscient, lequel est plutôt devoir être, qu'être fixé une fois pour toutes. Qu'il s'ouvre ou se ferme il est sous la responsabilité de l'analyste.

Réciproquement, **l'œuvre de Sartre ainsi détournée prend un sens nouveau, déconnecté des enjeux philosophiques de l'époque. Elle est réévaluée en fonction du scientisme d'aujourd'hui, que la phénoménologie avec Merleau-Ponty combattait déjà à l'époque sur le terrain du behaviourisme et de la psychologie expérimentale** (cf. le *Séminaire X*, *L'angoisse*, sur les expériences de Goldstein).

Un fossé, bien sûr ; **le néant, le manque d'être n'ont rien à voir avec la pulsion. Les différentes versions lacaniennes de la castration freudienne, soit qu'elles concernent l'impasse du rapport sexuel, ou l'amputation par le langage de la jouissance, ne trouvent place dans aucune philosophie** ; la mauvaise foi ignore les ressorts symboliques de l'identification, le trait unaire, le signifiant Un.

De longues pages sont bien entendu consacrées à l'angoisse, enjeu d'une confrontation entre philosophie et expérience analytique.

C. Leguil observe que le *Séminaire L'angoisse*, de 1962-63, marque un tournant : il y a comme un retour à l'existentialisme. Ici, on délaisse Hegel et la dialectique, jusque là plus ou moins compatible avec le symbolique, pour **convoquer Freud avec Kierkegaard dans une expérience non dialectique de l'angoisse** (p.154-155). Chez Sartre, l'angoisse, affect philosophique par excellence, confronte l'homme à son néant d'être. Affect éthique aussi : il signale une rupture avec l'habitude du monde, fait vaciller les certitudes, les évidences confortables, l'esprit de sérieux comme croyance rassurante au déterminisme. Comme le résume C. Leguil, la mauvaise foi, « c'est l'attitude qu'on a trouvée pour échapper à l'angoisse suscitée par l'indétermination de son existence propre » (p.73). Après Heidegger, Sartre fait de l'angoisse un moment d'incertitude : c'est la perte de la familiarité avec le monde, l'étrangeté des valeurs qui le fondent.

Lacan, comme on sait, **fait de l'angoisse un affect privilégié**, mais opposé sur deux points fondamentaux à l'existentialisme : premièrement, **elle ne trompe pas, c'est un moment de certitude, signe du réel** ; deuxièmement, **elle n'est pas sans objet, au contraire, elle vise la chose, la jouissance, l'énigme du désir de l'Autre ; un morceau de corps est concerné**.

Cet objet en trop, encadré, surgit à la place d'un vide, sans révéler aucunement le néant (p.205) ; **loin d'être la rupture avec la familiarité du monde, l'étrangeté signale une intrusion qui surgit au lieu où elle aurait dû manquer**.

Il est vrai que le cadre, la place vide, le surgissement de l'étrange, ne sont pas absents de l'*Esquisse d'une théorie des émotions* de Sartre (1938). La description qui y est faite de l'horreur n'est pas loin de l'*unheimlich* freudien. Niant la distance entre sujet et objet, ce qui fait horreur « est en liaison avec notre corps comme un extérieur qui renverrait à notre intimité », écrit C. Leguil (p.181). Mais l'angoisse est traitée comme une émotion, une conduite magique, et ne touche pas le réel de la pulsion. Il n'en reste pas moins que pour Lacan, l'angoisse laisse un reste par rapport à toute *aufhebung* symbolique (p.155), elle n'est pas pure division par le signifiant, mais signale une autre coupure, « qu'aucun signifiant ne peut combler » (p.156). L'objet de l'angoisse est antérieur à la dialectique du désir, qu'aucun symbole ne peut suppléer.

C. Leguil consacre plusieurs chapitres au regard, objet sartrien par excellence. **La schize de l'œil et du regard a une source sartrienne. Nous sommes des êtres regardés, sans**

nécessairement qu'il y ait un œil pour nous voir ; regard aveugle telle la boite de sardine du *Séminaire XI*, elle regarde Lacan mais ne le voit pas. Cependant, **la schize de l'œil et du regard chez Lacan, passe par l'inconscient**. **Cette structure concerne un sujet qui ne sait pas ce qu'il voit**. Ce n'est pas tellement l'autre qui me regarde et m'aliène en m'objectivant comme dans la dialectique sartrienne des deux consciences, c'est ma propre volonté de voir qui est arrêtée, abaissée, amputée. L'objet « tableau » fait apparaître cette division interne, c'est pourquoi Lacan rectifie la phénoménologie du voyeurisme à partir du manque : ce que le voyeur veut voir, c'est le phallus, là où il manque. Plus généralement, s'agissant du désir de voir, il y a un impossible à voir : le regard lui-même comme objet perdu. C. Leguil relève encore une terminologie sartrienne sur l'anamorphose d'Holbein : l'objet flottant magique « nous reflète notre propre néant, dans la figure de la tête de mort » (*Séminaire XI*, p.86). Mais, ce sujet néantisé n'est rien d'autre que « l'incarnation imagée du moins phi de la castration » (p.305).

Regard ou vision ? Quel est l'apport de la phénoménologie à la question du visible ? Cette question est discutée dans de longues pages, où le « retournement ontologique » attribué à **Merleau-Ponty fait prévaloir une division interne à la vision, introduit le désir dans le champ du visible**.

Lacan trouve la phénoménologie de Merleau-Ponty plus vraie, dès lors que le champ de la vision passe par le désir et l'entrelacs sujet/objet, le regard perdu ; la coupure plutôt que la néantisation.

Qu'est-ce qu'on voit, qu'est-ce qu'on ne peut pas voir et qu'est-ce qui s'élide de la vision ?

C'est en effet dans la pulsion scopique que le petit *a* est le plus masqué, et « où le sujet est le plus sécurisé quant à l'angoisse » (*Séminaire X*, p.376). Une esthétique s'en déduit : le beau comme voile de l'horreur.

Enfin, **la pulsion scopique s'invite dans le champ politique : ce triomphe de l'œil omnivoyant sur le regard caractérise l'hypermodernité ; l'œil du maître** sur lequel C.Leguil conclut.

Celle-ci ne considère pas, avec raison, que l'apport de Sartre à la clinique soit fondamental ; sauf par une illusion rétrospective fait observer Jacques-Alain Miller.

L'analyse des perversions est réfutée point par point par Lacan : le sadisme notamment n'est pas la pure volonté de détruire l'autre comme objet ; le sadique est lui-même l'objet dans le fantasme dans une dénégation du masochisme. On trouvera faussement une analogie entre le syntagme sartrien « se faire » et le trajet de la pulsion ; dans la pulsion-sado masochiste. Lacan énonce, certes, qu'il « se fait l'objet d'une volonté autre » ; mais le sujet ne sait pas au service de quel Autre il est, et ce n'est pas lui qui jouit ; là encore, **le théâtre intersubjectif est subverti par l'inconscient**.

La psychanalyse existentielle reste limitée à des schémas dialectiques qui ouvrent un

boulevard à l'interprétation infinie. On le remarque dans le « Saint Genet » : tout le sexuel s'offre à l'interprétation en termes de rôles, de trahison, de mauvaise foi ; une ontologie qui escamote le réel de la jouissance, ce tranchant mortel que Genet lui signale dans une lettre où il réfute le sens sexuel et le réduit à la seule mort subjective.

Cependant, dans le contexte actuel de ravalement de la pensée, Sartre pourrait retrouver une actualité : on peut l'espérer du beau livre de C. Leguil qui servira d'introduction à Lacan pour les philosophes et suscitera l'attention des psychanalystes pour le philosophe de la liberté, comme un contre-feu face aux entreprises liberticides du scientisme.

PÉTITION INTERNATIONALE

POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant

(Université populaire Jacques-Lacan)

SIGNER LA PÉTITION EN LIGNE

SUR LE SITE lacanquotidien.fr

>>Depuis le 16 février,

jour de la mise en ligne de la pétition,

10 584 signatures ont été déjà recueillies.

LE TEXTE DE LA PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

****

L'art de l'enfance (ou L'enfance, de l'art)

Monique Amirault

L'enfant et l'artiste habitent le même pays.
C'est une contrée sans frontières.
Un lieu de transformations et de métamorphoses.
Les mots y vivent en vrac, se quittent ou se rassemblent en troupeaux de hasard.
Elzbieta, L'Enfance de l'art

Jean-Jacques Sempé dont les dessins et aquarelles viennent de faire l'objet d'une exposition à l'Hôtel de ville de Paris, témoigne remarquablement de ce que fut son enfance et, au-delà, de ce qu'est une enfance. Il en témoigne, non seulement à travers une partie de cette production foisonnante mais aussi et surtout dans ses propos, recueillis dans les interviews qu'il donne, et tout particulièrement dans l'entretien avec Marc Lecarpentier publié dans le catalogue de l'exposition, *Enfances*.
C'est une véritable leçon d'enfance que donne Jean-Jacques Sempé, une leçon lacanienne propre à éclairer les propos de Lacan sur l'éducation, lorsque celui-ci avance : « A la vérité, il n'est pas forcé que l'homme soit éduqué. Il fait son éducation tout seul. D'une façon ou d'une autre, il s'éduque. Il faut bien qu'il apprenne quelque chose, qu'il en bave un peu. Les éducateurs sont des gens qui pensent pouvoir l'aider. Ils considèrent même qu'il y a un minimum à donner pour que les hommes soient des hommes et que cela passe par l'éducation. Ils n'ont pas tort du tout. […] » (1)

L'homme fait son éducation tout seul

Aujourd'hui l'enfant est devenu, avec l'appui aveugle des politiques, un individu anomalique, *Alien* inquiétant dont il faut réduire les pouvoirs et la liberté, qu'il faut rectifier avant même, si possible, que ces soi-disant anomalies ne se manifestent. « Les enfants de Skinner » n'ont plus droit à l'enfance.
D'ailleurs, le signifiant « enfant » lui-même n'est-il pas marqué d'une certaine désuétude, d'une nostalgie d'avant le temps où la science s'en est emparé ? Est-il encore possible d'être juste un enfant, un enfant avec son mystère et ses trouvailles, promesse de vie et d'avenir ?
Il est vrai cependant que Lacan, il y a un demi-siècle, s'élevait contre l'assignation du

petit sujet à être un « enfant » et considérait que c'était une erreur de l'inviter à se ranger sous ce signifiant « enfant » jugeant que c'était là « la nouvelle réponse que lui donne l'endoctrination de forme renouvelée de la répression psychologisante ». Car, disait-il, « ce qui me fait me précipiter comme enfant, c'est l'évitement de la véritable réponse. […] Au *Que suis-je*, il n'y a pas d'autre réponse au niveau de l'Autre que le *laisse-toi-être ».* Lacan considérait, en effet, qu'« à l'étant, faut le temps de se faire à être » et non pas le temps de se faire à être… un enfant.

Car celui que l'on stigmatise du terme d'enfant est tout d'abord un « sujet à part entière », un sujet travaillé par le langage, par l'énigme de ce qui n'a pas de réponse dans le signifiant, par un savoir à trouver et à construire. Un chercheur, un métaphysicien, un inventeur de solutions, entravé, corseté dans ce signifiant « enfant » par ceux qui « veulent faire tenir droit ce qui, à quelque titre, se trouve dans une position un peu biscornue » (3). L'enfance n'est pas un vert paradis. Elle est le temps des angoisses, des cauchemars, des phobies, des symptômes, le temps des questions, le temps où s'élaborent des réponses. Car le petit humain nait *malentendu*, fruit de deux *parlêtres* « qui parlêtraient à qui mieux mieux ». Il doit en émerger comme sujet propre, c'est-à-dire, au mieux, comme symptôme.

Cette expérience intime, cette opération de structure n'est autre que le fondement même de son éducation. Il va y prendre une part inédite, toujours inventive, avec l'appui des signifiants qu'il incorpore, du bain de langage trouvé dans sa famille, des rencontres contingentes dont il va faire usage pour s'éduquer. « L'enfant s'éduque lui-même » veut dire que nul autre que lui ne peut trouver la formule qui sera la sienne pour nouer le réel, le symbolique, et l'imaginaire. Formule déroutante parfois pour les « adultes » que nous sommes devenus, une fois notre enfance sombrée dans l'oubli du refoulement.

Il faut bien qu'il en bave un peu

Et pour cela, faut-il nécessairement que l'enfant « en bave un peu ? » Oui, il est certain que pour apprendre quelque chose, le petit sujet en bave un peu. Cette idée - « qu'il en bave un peu » -, pourrait sembler partagée avec les tenants des orthopédies actuelles qui se font gloire de stimulations et de conditionnements intensifs pour normaliser le petit autiste, ou avec les comportementalistes qui font de la carotte et du bâton les instruments de l'éducation. Ici, pour son bien, c'est-à-dire pour le faire entrer dans le rang d'une normalité statistique factice, on n'hésite pas à contraindre l'enfant et à lui en faire « baver ».

Pour la psychanalyse, il ne s'agit pas de cela. C'est la prise dans le langage qui contraint le petit d'homme, qui d'une certaine manière lui en fait « baver », prix de son humanisation, de sa production comme sujet. Elle se fait au prix d'une opération

complexe, d'un choix forcé qui ouvre à l'aliénation aux signifiants de l'Autre et à la castration. Y consentir, en émerger par la voie du refoulement et de la défense, en répondre par le fantasme, en déduire une position sexuée, en soutirer une jouissance intime, ne vont pas de soi. Pas plus que de refuser cette voie et d'avancer, solitaire, en traçant le chemin d'une solution inédite, sans le secours des discours établis. C'est pour cette raison et afin que l'enfant n'en « bave » pas trop, que l'analyste s'offre à l'accompagner parfois sur la voie où se détermine pour lui sa solution.

L'éducation selon Sempé

Sempé, quant à lui, témoigne d'une enfance qu'il dit « terrible et amère », « lugubre et un peu tragique », une enfance qui « n'a pas été follement gaie », au point dit-il « que je me demande encore comment j'ai pu survivre à de tels moments », moments de cris, de violences entre ses parents, moments de honte et de misère qui ont été le lot de son enfance. Et si Sempé a « toujours rêvé d'une vie familiale calme », l'enfant qui désespéré, savait à mesure que l'heure avançait, que son père allait rentrer ivre et que les coups allaient se produire entre ses parents, que les hurlements de sa mère allaient faire résonner le quartier, l'enfant dont on se moquait à cause de son bégaiement et de ses tics, l'enfant au chagrin sans mesure devant la mort d'un insecte, l'enfant menteur, chahuteur, l'enfant qui portait la honte de la pauvreté et des défauts de sa famille, cet enfant-là qui aujourd'hui ferait l'objet de l'attention des évaluateurs et des soins des services sociaux et de la justice, cet enfant-là, Jean-Jacques Sempé, dira : « mes parents ont été essentiels pour moi…ils m'ont fait ma vie ». Aucun ressentiment mais un amour inconditionnel : « mes parents ont fait ce qu'ils ont pu, les pauvres… Ils se sont débrouillés comme ils ont pu… Moi j'ai débarqué là-dedans, j'étais un fils naturel ».
De cette donne peu réjouissante, qu'a donc fait Jean-Jacques Sempé ?
Malgré « une honte atroce » de cette famille décalée, il s'agissait cependant de « ne pas trahir », de cacher ce qui se passait chez lui. Et pour cela, ses capacités inventives furent très tôt sollicitées pour « sauver les apparences » : mentir, « faire le malin », le rigolo, masquer la douleur de la pauvreté : « On est très malheureux quand on est pauvre […] C'était pire que pauvre. J'étais en manque. Je ne pouvais rien faire comme les autres ».
L'évasion de ce monde douloureux se fait pour lui très tôt par l'école, havre de paix où, s'il faisait partie des cancres, il s'amusait beaucoup. Avoir des copains, pour Sempé, était un recours indispensable au regard de ce qu'il n'avait pas, au point d'inventer des mises en scènes fort drôles destinées à faire croire qu'il était entouré d'« une masse de copains ». Les « copains » du petit Nicolas, que lui apporte plus tard Goscinny, donnent l'image de cette vie sociale idéale dont rêvait Sempé enfant.
Il retrouve cet idéal du groupe de copains chez certains musiciens qu'il découvre très tôt

grâce à la radio, cette radio, dit-il, qui, avec les journaux, lui a sauvé la vie et dont il se nourrit au point de se lever la nuit pour écouter la radio américaine. Sa passion, tout jeune, pour Ray Ventura en témoigne : « Sa musique était d'une extrême gaieté […] J'avais l'impression qu'ils formaient un groupe de copains, d'amis, qui s'aimaient beaucoup entre eux ». Et les premiers musiciens qui accompagneront l'enfant seront ceux qui se déplacent en bande, tels Aimé Barelli ou Fred Edison, dans ces bus colorés que l'on retrouvera dans ses dessins. « Amoureux fou » du jazz nouveau, fasciné par Duke Ellington, la passion de la musique ne quittera jamais Sempé. Aujourd'hui encore, dès qu'il entend de la musique, il se dit repris par son monde « complètement branque, décalé. Je n'existe plus. »

Très tôt, Sempé cherchera des petits « boulots ». Rien ne le rebute et la quête d'un travail, afin de donner de l'argent à ses parents, devient son obsession. « C'est le hasard qui guide ma vie », dit-il, hasard provoqué cependant par la ténacité extraordinaire du sujet et qui lui permet quelques bonnes rencontres, telle celle de Chaval.

C'est ainsi que Sempé s'éduque et apprend. Il fallait qu'il se « débrouille ». « Quand on adore les gens, on apprend forcément » dit-il, « J'ai tout appris tout seul et je vous assure que j'en ai souffert … » Il déplore l'absolue liberté qui, « par la force des choses », a été la sienne. « J'aurais aimé avoir des parents qui me forcent à apprendre le piano, toute une quantité de choses qui en général rebutent, qu'ils m'éduquent ».

Pour autant, cette auto-éducation inventive de Sempé est supportée par une éthique remarquable qu'il formule ainsi : « Quand nous étions enfant, il fallait être malin, il ne fallait pas être un petit salaud, surtout pas. Il fallait seulement apprendre à se débrouiller tout seul ».

Et Sempé sait, d'expérience, que « l'enfant trouve toujours ».

(1) Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion*, Seuil, 2005, p 71
(2) Mauricio Tarrab, *Les enfants de Skinner*, Lacan quotidien, n°139
(3) Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre VIII, le Transfert*, Seuil, 1991, p. 283

▪ AUTISME ET PSYCHANALYSE ▪

La Fondation Gabriel Péri (présidée par Robert Hue) vient de mettre en ligne en page d'accueil de son site, sous le titre "Autisme et psychanalyse", le texte reproduit ci-dessous ainsi qu'un lien vers le dossier presse de l'UPJL (réalisé par Lacan Quotidien), grâce à **Michèle Simon**.

Le 10 février 2008 Robert Hue, président de la fondation Gabriel Péri, participait à la Mutualité à un grand rassemblement « Pour la psychanalyse et contre le cognitivisme », organisé par Jacques-Alain Miller. (Lire son intervention)

A l'époque, ils furent plus d'un millier à protester ensemble contre la culture de l'« évaluation », qui consiste à jauger en permanence, et de manière le plus souvent chiffrée, toutes les activités humaines. Le travail des salariés, toutes catégories confondues, aussi bien que l'enseignement et la recherche… nulle discipline n'y échappe, mais quelque chose qui ressemble à de l'acharnement est appliqué particulièrement à la psychanalyse.

Aujourd'hui, et non sans rapport avec ce qui précède, l'offensive se poursuit sur un autre terrain : la haute autorité de santé met en cause brutalement l'abord clinique de l'autisme par la psychanalyse, jusqu'à avancer une proposition de loi visant à l'exclure de la prise en charge des enfants et adolescents autistes qui a vivement fait réagir l'ensemble des représentants professionnels et les grandes associations familiales. On trouvera ici le dossier de presse très complet que l'Université populaire Jacques Lacan a consacré à cette question.

Nous pensons qu'il est susceptible d'éclairer beaucoup des visiteurs de notre site sur une question méconnue du grand public mais dont les enjeux vont bien au-delà de la seule question de la prise en charge de l'autisme.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

- présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com
- diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr
- conseiller jacques-alain miller
- rédaction kristell.jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

- pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy
- la revue de presse armelle gaydon
- designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
- technique mark francboizel & family
- lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr
- médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪suivre Lacan Quotidien :

- ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou
- pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : gil caroz
- secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing
- EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

₪ À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article", Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à mentionner *manuellement* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 ₪